

1 Le « Personne » européen. Au début du XVIII^e siècle fut publié en terre allemande un manuscrit intitulé *Der Europäische Niemand*, « Le Personne européen ». (Il est conservé à la Bibliothèque nationale de Bavière.) C'était, plus de cent ans avant *Le Messager de Hesse*, une réflexion critique sur la contemporanéité, mais dans une perspective résolument européenne. Qui était ce « Personne » ? L'auteur ? Voulait-il rester d'autant plus anonyme qu'il relatait en termes critiques et acerbes « toutes sortes de conversations confidentielles sur de nouvelles et anciennes affaires de l'État / intrigues de la cour / faits de guerre ou de paix » ? Rester anonyme a pu paraître tout à fait approprié à l'auteur et directeur de publication, mais en réalité ce « Personne » est aussi le lecteur auquel s'adresse ce tract, comme le note son sous-titre, non sans trait d'esprit dialectique : « Le PERSONNE européen qui s'applique à n'offenser personne, mais à être utile à tout un chacun. »

Un texte doté d'une pareille ambition aurait aussi pu s'appeler « Le tout-un-chacun européen » – mais il fallait commencer par lui donner forme en lui offrant une utilité européenne. Or, tant que personne n'est prêt à ce qu'on lui fournisse, sans en être aussitôt offensé, des informations qui contredisent ses préjugés, sa vision limitée du monde, ses aveuglements idéologiques et la pure habitude à laquelle il s'est voué avec rage ou résignation, ce Personne est et demeure le destinataire ! Le Personne européen !

Je lis la « Seizième partie », datée de 1719. C'est une année de guerres – n'oublions pas que nous sommes en Europe. Les Russes attaquent la Suède, les Autrichiens conquièrent la Sicile, les Français entrent en Espagne... Dans le même temps paraît, avec un immense succès international, *Robinson Crusoé*, de Daniel Defoe, le grand récit de l'élévation d'un Personne au rang d'individu moderne, qui par ses propres forces et sans maître au-dessus de lui édifie une civilisation en déployant librement ses capacités, au moyen des ressources à sa disposition, qu'il apprend à s'approprier. Ce roman est une révolution littéraire : l'émergence de l'individualité bourgeoise, de l'entrepreneur, le dépassement de la pure soumission au destin, le tout raconté et modélisé sur une île déserte.

Dans le même temps, *Le Personne européen* invoque une culture européenne dans laquelle on récupère l'idée de l'individu libre pour l'enraciner dans le social; alors que les armes se déchaînent, ce tract développe des idées en vue d'un système social créateur de paix. Il proclame la liberté qu'a tout un chacun de « choisir un mode de vie » pour autant qu'il apporte ses talents à la communauté formée par une existence bourgeoise, afin de n'être pas seulement un philosophe isolé dans sa maison, ou un entrepreneur sur une île déserte. Et l'auteur émet, avec une ironie affectueuse, l'idée que l'épanouissement de l'individualité allemande suppose aussi que l'on s'habille à la française ou savoure du vin français – ce qui était à la mode à l'époque (nous sommes cent cinquante ans avant la guerre franco-allemande).

Cette trouvaille m'a fasciné. L'idée d'une Europe pacifique et sociale unie dans la diversité culturelle est profondément enracinée dans l'histoire du continent; elle forme un ensemble d'utopies dont chacune exprime par la pensée les innovations d'une époque ou s'oppose, dans un esprit critique, à des réalités politiques qu'il s'agit de dépasser – que l'utopie soit une création littéraire ou une réflexion théorique ou philosophique. On n'a cessé de le répéter : ce ne sont là que des songes! des rêveries de poètes et d'intel-

lectuels! Mais oui, des rêves, au sens concret du terme : réélaboration d'épisodes et d'expériences vécus, restitution imagée de questions qui vous rongent.

Ainsi va-t-on de la critique de la distinction culturelle à la critique du nationalisme, de sa violence et de son étroitesse d'esprit au regard des problèmes transnationaux, en passant par la critique des petits États et de l'arbitraire féodal. Cette histoire ne rappelle donc rien à personne? Ce serait pourtant utile à tout un chacun.

Après la Seconde Guerre mondiale, le développement économique et politique réel de l'unification européenne s'est accéléré. De la Communauté européenne du charbon et de l'acier jusqu'à la fondation de l'Union européenne, en passant par la Communauté économique européenne, elle est allée plus loin que ce que même nos grands-parents auraient pu imaginer. Mais les étapes suivantes de l'unification européenne, désormais aussi attendues que nécessaires, sont bloquées. Pourquoi? Personne n'ira sans doute affirmer que l'on manque d'adeptes de la *Realpolitik*. Serait-ce donc que l'on manque de rêveurs?

Je suis le Personne européen, je ne vais pas prêcher les convaincus, je ne veux pas alimenter en munitions les accès de rage des nationalistes,

même si nous devons nous préoccuper de la colère de nombreux citoyens. Je veux m'appliquer à n'offenser personne. Pour le bien de tout un chacun.

2 Le trou noir. L'Union européenne est-elle un trou noir? une zone dans laquelle la matière a implosé, provoquant la concentration d'une énorme masse sur un espace incroyablement petit? Cet espace, on l'appelle « Bruxelles ». Vingt-sept États, près de quatre cent cinquante millions de personnes sur une surface de plus de quatre millions de kilomètres carrés, qui se seraient effondrés sur eux-mêmes et condensés pour former « Bruxelles ».

L'Union européenne ne semble plus exister que sous ce code : Bruxelles. Comme si ce nom voulait englober la souveraineté des États-nations, les « intérêts nationaux » et surtout la démocratie – une démocratie qui ne serait concevable que sur le plan national –, les avaler dans ce cosmos qui s'appelle l'Europe.

Voilà à quoi ressemble aujourd'hui le discours politique dominant sur l'Europe. Mais dans les débats littéraires ou intellectuels aussi, l'Union européenne n'existe que sous la forme de « Bruxelles », dans un trou noir de la conscience au sein de l'espace germanophone.

On trouve, signés par des auteurs européens contemporains, des livres sur la mondialisation et le (post)colonialisme, une littérature riche d'informations et d'analyses sur le monde entier, mais pratiquement rien qui ait un niveau comparable à propos de l'Europe, de l'Union européenne, du grand processus de transformation de notre continent, du fondement et des conditions générales de nos vies, nos actions, nos pensées, nos espoirs et nos échecs. Hans Magnus Enzensberger est un grand intellectuel auquel je voue mon admiration. Pourtant, sorti des années 1960 et 1970, dont il fut le contemporain lucide, il ne sut entrer dans le XXI^e siècle qu'en associant, hélas, les noms « Bruxelles » et « Union européenne » pour parler de « doux monstre¹ » – preuve, certes, de son esprit critique, mais un esprit qui ne semblait pas avoir une grande envie de comprendre ce qu'il critiquait. Et il fit ainsi le bonheur de très nombreuses personnes qui avaient justement besoin de cela : être confirmées dans leur sentiment d'être des esprits critiques, sans qu'aucun de leurs préjugés soient remis en question.

Des gagnants de la mondialisation qui ne comprennent pas la mondialisation, des profi-

1. Tel est le titre de son essai paru en 2011 : *Le Doux Monstre de Bruxelles, ou l'Europe sous tutelle*, trad. B. Lortholary, Gallimard.

teurs de l'Union européenne qui n'ont aucune idée de ce qu'est l'Union européenne, des victimes de l'aveuglement nationaliste qui ne s'expliquent leur misère autrement que par le fait que les nationalistes qu'ils ont élus ne sont pas encore suffisamment nationalistes, et pour finir des populistes qui ne sont même pas populaires : tous, de gauche comme de droite, ont en commun le sentiment ou l'idée qu'ils sont des citoyens dotés d'un sens critique ; quant à leurs électeurs portés par leurs ressentiments et leur agressivité, ils ne se dissocient que par leurs options partisans. (On voit ici quelles conséquences entraîne la transformation de l'« être critique », considéré en soi et pour soi, en un fétiche de société – dès lors, tout le monde est critique, mais sans plus de socle commun. Il a dû y avoir des époques où la critique s'appuyait sur l'analyse et où ses instruments étaient la théorie et la méthode. Personne n'est au courant?)

Parfois, le dimanche, « Bruxelles » apparaît comme une puissance supérieure à laquelle on adresse ses suppliques ; mais tout le reste de la semaine, dans la vie politique quotidienne, c'est le nom d'une menace devant laquelle les chefs d'État et de gouvernement gonflent les pectoraux en assurant : « Nous ne nous laisserons pas engloutir ! »

Il s'agit naturellement d'une absurdité politique. Mais elle est efficace. Car dans la réalité, le mot codé qu'est « Bruxelles » scinde l'Europe. Ainsi a-t-on, d'un côté, l'Europe des institutions communes qui, à en croire un nombre toujours croissant de citoyens, s'immisce de manière inadmissible et menaçante dans leur vie, qui veut absorber la souveraineté nationale et centraliser la politique du continent, et, de l'autre côté, l'Europe des États-nations, avec ces derniers considérés comme la seule forme d'organisation naturellement conforme à l'être humain, l'Europe des « patries », dont les gouvernements se défendent contre « Bruxelles », cherchant à récupérer des droits de souveraineté, autant de gouvernements qui aimeraient sinon détruire l'Union européenne, du moins la faire régresser du rang d'union politique à celui de simple communauté économique.

Mais avant de poursuivre, je le répète, je n'ai pas ici l'intention d'offenser qui que ce soit. Je veux juste tenter d'expliquer pourquoi tout cela est passablement idiot, même si je sais bien que les idiots considèrent que les idiots, ce ne sont pas eux, mais bien moi. Mais bon, peut-être pour le bien de tous : discutons-en !